

Dernières gouttes de pluie

1.

Autour il n'y a que du noir, et sur ce fond – du scintillement des étoiles. Dans ce monde rêvé tu es tout seul ; pour toucher une étoile il te suffirait de tendre la main... L'avion n'existe plus. Que toi et cette musique dans ton cœur, celle qui fait ressusciter tes souvenirs, qui fait naître des rêves, des pensées. Tu penses à l'éternité. Parfois – quand l'avion plonge – tu reviens vers la réalité : le bruit du moteur devient plus fort, strident. Là où tombe sa petite Cessna, il voit apparaître, tout comme sur du papier dans le bain révélateur, des cimes toutes proches. Les vallées et les cols sont parsemés de petites lumières qui, immobiles un instant d'avant, approchent à une vitesse faramineuse, et tu ressens par chaque atome de ton corps que ce ne sont pas les étoiles.

La nuit va bientôt fondre, les piques du massif de Mont Blanc apparaîtront au-dessus de la brume matinale. A l'atterrissage, chaque virage, la moindre perte de l'altitude sont un danger. La piste courte et étroite va en descendant d'un rocher vers un autre : pour ne pas rentrer dedans on doit tout prévoir, être précis, surtout qu'en bas on ne voit rien du tout : l'aérodrome est recouvert de la poudreuse : c'est l'avion qui, en passant, l'avait enlevée de la montagne et déposée sur la piste – brillante, réfléchissant le soleil, bougeant comme une grosse couverture sur un géant qui se réveille.

Chaque vol lui offre en cadeau de la joie de vivre. Les cimes enneigées sur le fond des prairies verdoyantes, des forêts bleu marine aux pieds des montagnes, ce ciel d'un bleu profond, sans limites. Mais ce qui attire le pilote dans le ciel, ce n'est pas cette seule beauté, mais le contraste des sensations : la paix de la nature et l'ivresse du risque et du danger.

Les Alpes, l'escale à Courchevel, ainsi que les Pyrénées sont derrière. Voici Malaga. Bientôt il pourra se détendre dans une petite ville aux alentours.

L'hiver à Marbella est gris et ennuyeux, toutefois l'air reste doux, humide. Les parterres de la bruyère blanche épargné pas la canicule d'été abritaient des tiges de stre-litzia avec ses fleurs qui faisait penser à des oiseaux tendant leur cou, montant la garde, protégeant le calme de cette petite ville maritime.

Tout à coup la pluie tomba, amena de la montagne une vague d'air qui prit de la vitesse, se faufila entre les murs blancs des hôtels. Le quai se vida, les parfums des fleurs s'estompèrent, les promeneurs se dissipèrent cherchant refuge sur les terrasses vitrées des cafés d'où ils regardaient maintenant la fontaine d'en face : les jets d'eau avaient disparu donnant naissance à un grand nuage de gouttes.

Depuis un an Anton aimait bien cette ville, était toujours heureux de s'y retrouver après plusieurs semaines fatigantes des vols quotidiens entre la Suisse et l'Espagne. Il longea une rue étroite de la vieille ville regarda d'un oeil distrait la chapelle de Santiago, l'arc-en-ciel des foulards, chapeaux et corsages exposés devant les boutiques. Des oranges arrachées des arbres par le vent roulaient sur les faïences multicolores vers la grande avenue où elles seront écrasées sous les roues des voitures. Anton monta la rue en longeant de fins ruisseaux avec un seul souci de ne pas glisser sur un fruit doré.

Une grande vitrine attira son attention : une cafétéria. Il sentit se répandre dans ses veines un vif plaisir provo-

qué par le parfum amer du café mêlé avec celui d'amandes et de vanille, par le spectacle des gâteaux à la crème et des churros brûlants. Le pressentiment de la fête le fit entrer dans ce paradis pâtissier. A droite, près d'une fenêtre, il remarqua une petite compagnie réunie autour de la table ronde. Deux hommes d'un certain âge débattaient, l'air sérieux, tandis que trois jeunes femmes, souriantes, des châles à carreaux sur leurs épaules, discutaient, contentes et tranquilles. Une d'elles caressa la joue du petit garçon qui lui disait quelque chose, puis, leva le bras d'un geste léger... Anton reconnaîtrait ce geste parmi mille d'autres. C'était Katia.

2.

Ils se sont vus pour la première fois il y a une dizaine d'années. C'était à la datcha des amis à la fête de nouvel an. Anton, dès qu'il vit Katia, tomba sous son charme, la suivit de regard partout où elle allait bien qu'elle fût accompagnée par un ami, un homme d'affaires. Gracieuse, aux traits fins et les yeux de couleur noisette claire, elle semblait rêveuse mais aussi espiègle et insouciante. Or, Anton fut attiré non seulement par sa beauté, sinon par quelque chose d'indéfinissable qui émanait d'elle et qu'il n'arrivait pas à s'expliquer. Il aima ce geste léger, à peine perceptible, comme si elle chassait un insecte imaginaire ; aima sa voix aux tonalités rauques, comme chez des personnes enrhumés ou des fumeurs – inattendues, veloutées, charmeuses. Il aima son regard de dessous les cils baissés – caressant, enjoué, curieux.

Les invités avaient déjà fait connaissance les uns des autres, avait bu un verre pour l'année passée, avaient même dansé. Le moment de déboucher le champagne vint, mais le bouchon se cassa. Une autre parut immédiatement à la main de leur hôte, refusa de s'ouvrir également, trop froide ? Alors, sans avoir pu trinquer au son du carillon du

Kremlin, sans avoir fait leurs vœux, ils trinquèrent avec du vin rouge et passèrent sur le perron orné de guirlandes lumineuses. De là tout le monde sortit sur la plage pour admirer le feu d'artifice et un château en blocs de glace construit par un membre de la famille.

Toute la journée d'avant il avait plu, vers le soir, la pluie était devenu de la neige mouillée, et le château s'était un peu affaissé, mais cela l'avait rendu plus joli, faisant penser à une œuvre de Gaudi. Par contre le temps ne fut pas propice au feu d'artifice : juste quelques étincelles, mais beaucoup de bruit ; trois ou quatre étoiles rouges et vertes éclairèrent la glace du golfe, puis tombèrent dans la neige, expirèrent avec grésillement. Le spectacle fini, le rideau des nuages occulta la pleine lune plongeant les spectateurs dans le noir. Quelqu'un apporta des feux de Bengale, chacun en prit, et tous se dispersèrent en les allumant pour chercher, sans savoir pour quoi, des cartouches non consommées.

La nouvelle salve, bien plus forte que les précédentes, fut si inattendue, que les deux chiens du maître de la maison eurent peur et, oubliant leur jeu se jetèrent dans les jambes de Katia, croyant qu'elle les protégerait mieux que n'importe qui d'autre. Ils pressèrent si fort leur museau aux genoux de la jeune femme qu'elle perdit l'équilibre, glissa et tomba dans la neige duveteuse en poussant un petit cri, la toque de fourrure tomba libérant ses cheveux clairs. Le feu de Bengale échappa de ses mains, les étincelles froides s'éteignirent dans la neige ; les chiens terrifiés se sauvèrent à la maison.

Un instant après quelqu'un se pencha pour l'aider à se lever, c'était Anton. Katia tendit les bras, il serra sa taille, la mit sur pieds, mais glissa à son tour, tomba l'attirant dans sa chute. Surpris, ils restèrent immobiles. Les cheveux longs au léger parfum de la lavande chatouillaient le visage d'Anton, de grands yeux le regardaient, hésitants, espiègles. Il devinait sa respiration, ressentait de

tout son corps la proximité excitante, et, sans s'en rendre compte, se mit à l'embrasser : sur les yeux, les joues, le cou, à la hâte, voulant prolonger l'instant si beau. Enfin, la bouche chaude de Katia répondit à son ardeur.

La lueur de la salve suivante éclaira les alentours, les sépara.

Bientôt toute la bande, exprimant l'enthousiasme vrai ou faux, rentra dans la maison pour reprendre le dîner interrompu. Anton ne put parler à Katia de toute la soirée, bien que, derrière ses gestes, ses sourires, il cherchât sans le trouver, un signe adressé à lui tout seul.

3.

Depuis son enfance il aimait le sport, l'aviation, le risque, tandis que elle appréciait plutôt la musique, le chant, la paix dans l'âme, l'harmonie de la famille. Tous les deux venaient de terminer leurs études en économie, avaient leurs diplômes, étaient prêts d'entamer une carrière scientifique ; pour les deux l'avenir se présentait bien clair.

Or, tout échoua le jour où leur pays n'exista plus et la vie pris le tournant d'un mauvais rêve : mort subite de la science ; apparition, tels des champignons après la pluie, des « hommes d'affaires », qui disparaissaient aussi vite, ruinés ; rupture de vieilles amitiés ; l'argent fou changeait de main en quelques jours, les partenaires se trahissaient mutuellement. Il fallait des dollars, du succès immédiat.

Un nouveau producteur surgit on ne sait pas d'où, attira Katia vers une nouvelle vie : musique, chansons en anglais dans des soirées des entrées privées, tournées à l'étranger. Katia fut aimée, eut des admirateurs : ceux-ci perdaient la tête de la jeune femme vive, souple, attirante ; sa voix grève, chaude, pareille à celle de Tanita Tikaram, les enivrait. Elle était écoutée, admirée – elle en prit plaisir, se rendant toutefois compte que sa

carrière n'était qu'un jeu du hasard, que tout dépendait de la volonté du producteur, que tout pouvait terminer à cause d'un simple regard de travers.

Anton, de son côté, eut le sentiment de perdre la raison de vivre, mais put se reprendre, se jeta dans la poésie, commença à apprendre le français ; puis le ciel l'accapara à ne plus pouvoir s'en passer.

En ce moment il perdit ses parents en accident de voiture, resta tout seul. Ayant besoin d'argent, bon économiste, il bricola quelques projets sur commande, dont quelques uns aboutirent. Pour le remercier les entrepreneurs le gratifiaient de voitures d'occasion, lui payaient des vacances à l'étranger. Il put également accumuler une somme rondelette qu'il utilisa pour aller tenter sa chance en Autriche. Là, il fut embauché par un petit transporteur aérien : il avait le diplôme de l'école d'aviation de Vilnius et presque deux cents heures de pilotage. Mais surtout grâce à son amitié avec le fils du directeur.

4.

Katia et Anton menaient chacun sa propre vie, presque toujours loin l'un de l'autre. Après leur première rencontre – si étrange, si bizarrement terminée, ils eurent une autre, et encore une, et encore... Ils essayaient tout faire pour protéger leur amour de la routine, du fade, du trop conventionnel – afin de pouvoir revivre chaque fois ce coup de foudre qui les avait unis, pouvoir garder leurs sentiments dans la fraîcheur de ce premier jour de l'année.

Chaque fois qu'Anton revenait dans sa ville natale après plusieurs mois d'absence, il se levait tôt le matin, marchait dans des rues vides, passait devant le marcher Kouznetchnyi, devant une petite chapelle fraîchement restaurée où une veilleuse restait allumée jour et nuit, puis entra dans la cour devenue si familière où habitait Katia.

Un vieil immeuble, deux fenêtres étroites au troisième étage. Anton se cachait derrière le tobogan au milieu de la cour, regardait longement ses fenêtres, essayant d'y deviner la silhouette de la jeune femme. Bien sûr, rien ne l'empêchait de monter et de sonner à la porte, mais Anton ne le faisait jamais : il savait que Katia était toujours entourée de ses admirateurs ou tout simplement de ses collègues – artistes, musiciens, poètes, et, sans être jaloux (lui aussi, il avait sa vie, ses relations), il préférait la guêter en bas : en attendant que la lumière de ses fenêtres soit éteinte et qu'elle apparaisse dans l'embrasement de la porte.

Si elle sortait seule il la suivait sans qu'elle le voie ; de temps en temps un arbre ou un bus – l'obstacle agaçant – la cachait pour un instant, il pressait le pas pour ne pas la perdre de vue, puis, la retrouvant, s'arrêtait soulagé. Ce jeu pouvait durer longtemps – jusqu'au moment où il trouvait le moyen de la dépasser et, faisant semblant d'être absorbé par ses pensées, marchait à sa rencontre. « Mais c'est Katia ! – disait-il alors, – c'est pas vrai, comment vas-tu ? »

Elle laissait tout tomber, tous les deux ils prenaient le train et partaient loin de la ville au bord d'une petite rivière cachée sous les branches d'acacia. Parfois ils se promenaient dans la forêt sans un but précis. Un jour, au hasard de l'une de ces promenades, un grand champ couvert de fleurs jaunes et mauves leur ouvrit son immensité. Se faufilant en son milieu, ils y sont restés, couchés sur la terre chaude. Et pendant de longues heures rien n'existait plus pour eux, à part la tendresse des mains d'Anton pour Katia, à part les cheveux soyeux de Katia sur le visage d'Anton.

Puis, silencieux, ils regardaient le ciel où des nuages transparents laissaient deviner le bleu d'une intensité automnale. Une fine trace d'avion découpait ce bleu juste au milieu. Soudain une sorte d'explosion se fit entendre, le fil blanc se coupa. Katia tressaillit, anxieuse, regarda Anton, pressa sa main dans la sienne...

Autour d'eux ondulait une mer de couleur d'ambre tachée du bleu intense des bleuets, tandis que dans le ciel un point lumineux de l'avion débarrassé de sa traîne blanche continuait son vol.

5.

Ils s'étaient perdus de vue pour une bonne année. Katia vint à Vancouver pour une tournée de Noël : trois jours de concerts, puis trois de repos et ainsi de suite. Calgari, Toronto, Montréal. Vers ce moment Anton, depuis six mois, volait le long de la côte Atlantique de Californie à Vancouver. Et voilà qu'à Noël il eut huit jours de vacances qu'il compta passer dans la Colombie Britannique couverte de neige.

Quand il vit une affiche d'un groupe de musiciens russes, quand il lut le nom familier, un tourbillon de sentiments envaillit son âme pour ne plus le lâcher. Entraîné par la voix de son cœur il marcha à travers la ville vers le théâtre Reine Elisabeth.

La tournée s'achevait, ce spectacle était le dernier. Anton rentra dans les coulisses, flana longtemps dans des couloirs, dépôts et autres locaux poussiéreux, avant de se retrouver dans un long corridor où donnaient les portes des loges. Katia était assise devant un grand miroir encadré de bois taillé. Elle se démaquillait avec ce geste léger qu'il connaissait si bien – comme si elle chassait un insecte invisible. Partout – sur la table, sur un petit canapé, par terre – des bouquets de fleurs.

« Mais c'est Katia, – prononça-t-il tout doucement leur *mot de passe*, – c'est pas vrai ! Comment vas tu ? ». Elle tressaillit.

La nuit qui suivit fut pour eux comme la première...

Le petit matin pointait à peine, Katia regardait Anton endormi. Une meche indisciplinée lui donnait l'air d'un gamin, son visage lui était si familier, si cher

qu'elle eut envie de caresser ses yeux fermés, ses joues à la barbe naissante, ses épaules.

Elle était tombée amoureuse de lui cette nuit-là au bord de la mer gelée, ce même moment où elle vit ses yeux couleur de la pluie d'automne. Et ces longs cils qui chatouillèrent ses joues quand il l'embrassa por la première fois, là-bas, dans la neige, tombé à côté d'elle. Qu'est-ce qu'il était timide ! Il ne bougeait pas, attendait... à elle, cet instant lui avait semblé une éternité. Elle l'avait oublié, et aujourd'hui cela lui était revenu. Il avait une cicatrice sur la joue - une trace de la vitre cassée lors d'un atterrissage raté ; Katia l'avait remarquée tout de suite, avait même voulu la toucher de ses lèvres. Le feu d'artifice l'avait arrêtée. Ce feu d'artifice qui avait été le début, qui marqua la fin.

Katia surgit à la surface de ce flot de souvenirs, se leva, s'enveloppa dans une couverture, alla à la fenêtre. La neige tombait à gros flocons, des lumières jaunes dans la rue rappelaient que la nuit n'était pas encore finie. Ce petit matin lui sembla exceptionnel, offrant l'espoir. Se soulevant sur les pointes des pieds Katia entrouvrit le careau, tendit la main en essayant d'attraper un flocon, faire un voeux avant qu'il fonde. Mais la main était chaude, les flocons se transformaient en gouttes d'eau. Tout s'en va si vite ! - pensa Katia, des larmes montèrent, coulèrent. Anton se réveilla, s'approcha, l'embrassa sur la nuque, voulut voir son visage. Elle se détourna ne voulant lui montrer ses larmes ; alors il la prit par les épaules, la tourna vers lui, commença à l'embrasser sur les larmes de ses cils, de ses joues... la couverture légère glissa lentement en découvrant une épaule fragile, un sein, la peau veloutée de sa hanche. Anton la prit par la taille, chuchota : « je serai toujours auprès de toi... ». Chaque cellule du corps de Katia répondit à ces mots, elle voulut arrêter cet instant, ne plus bouger, ne plus respirer. Elle imagina que le paradis de-

vait avoir le visage de ce matin – la blancheur de neige, le clair de lune dans le ciel matinal ; être ensemble près de la fenêtre, regarder la neige tomber.

Ils ne sortirent de leur refuge que deux jours après ; deux jours sans presque rien manger, sans penser, deux jours pleins de rêves.

Le dernier matin vint. Pour la première fois dans sa vie Katia était assise dans une cabine de pilotage, même si ce n'était que celle d'un petit avion. Qu'est-ce qu'elle était heureuse de monter dans ce bleu sans fin qu'Anton voyait si souvent ! Toucher à ses nuages à lui, voir le soleil si proche ! La Cesna, légère comme un jouet, montait doucement dans le ciel ; en bas les routes n'étaient que des noeuds de minces fils noirs, les maisons multicolores faisaient penser à des maisonnettes de poupées.

Et le ciel ! Le ciel !.. Son ciel à lui devenait pour elle si proche, si familier. Un trou d'air – et pour quelques secondes le poulx devient plus dense, le coeur bat plus vite. A-t-elle peur ? Pas du tout ! Elle savait que sa vie s'était enrichie de quelque chose de plus important que les moteurs et les lois d'aérodynamisme, cette chose – c'était l'amour pour Anton, pour son ciel, pour son avion, pour la vie. Elle comprit que la joie qu'elle avait cherchée en Anton, n'était qu'en son seul être, mais que cette joie respirait tout autour de lui ; elle réalisa que leur amour n'était pas qu'une succession de rencontres fortuites.

Quant à Anton, ce matin-là il ressentit l'impossibilité de vivre sans Katia, même pas un seul jour ; qu'il ne pourrait ni voler, ni rêver, ni tout simplement être en vie... Son seul bien – le ciel dont il rêvait depuis sa plus tendre enfance, pardait petit à petit de son importance, s'envolait, le laissant en tête-à-tête avec Katia. Leur amour, pensait-il, est unique – comme une source, il peut se tarir ou se remplir de nouveau, comme une source, il reste toujours frais, désaltérant.

Aujourd'hui il se rendit également compte que des pouvoirs extérieures se mettaient entre eux deux, les séparaient, les forçaient de partir dans des directions opposées. Anton se dit que la carrière d'artiste pour Katia n'était qu'une occupation temporaire, un fond pour leurs rencontres fugaces ; tandis que ce que lui, Anton, faisait dans la vie – était son unique passion. Son travail lui assurait son train de vie confortable, la possibilité de voyager, d'aimer Katia ; le priver d'avions c'était le priver de sa raison de vivre. La vie de famille, avec son équilibre, son calme – ce n'était pas sa tasse de thé. C'est ce qu'il pensait... ne voulant pas s'avouer qu'il n'était pas capable tout simplement de prendre une décision lorsque la vie le mettait dans une situation compliquée – pas dans son travail où le risque exigeait la réaction immédiate, non, mais là où il n'y avait aucun danger. C'était un trait de son caractère surprenant et à peine perceptible sur le fond de sa profession.

Pour les deux, chacune de leur rencontres était une fête. Or, ce jour-ci c'était Noël et la municipalité locale faisait le feu d'artifice. Les gens se pressaient déjà sur les quais, la baie se remplissait de voiliers, de barques qui rentraient par un petit canal aussi encombré qu'une autoroute à l'heure de pointe. Au-dessus de la plateforme d'où devaient venir les salves on voyait des petits avions de touristes.

La musique accompagna les feux d'artifice, et aux sons de cette musique leur histoire à tous les deux passa dans la tête d'Anton. Voici le champ de blé avec les taches de bleuets, voici le bruit sourd des feuilles d'acacia... La musique entre temps pénétra dans les profondeurs de son âme, il goûta à la polyphonie de la fugue, écouta plusieurs voix de violons se séparer et s'entremêler comme des univers tourbillonnants. Des boules multicolores s'enflammaient dans le ciel noir, et leurs éclats s'éparpillaient pareils aux aigrettes de pissenlits...

Le jour suivant Katia partit.

6.

La tournée du Canada continua. Katia chantait, dansait allant d'une ville à l'autre, chantait encore. Mais la nuit, quand l'effet de drogue de la scène, s'estompait, les mêmes questions la tourmentaient et ne lui permettaient pas de s'endormir. « Pourquoi se sont-ils rencontrés, eux, si différents ? » « Pourquoi se sont-ils aimés ? » Lui – dans le ciel, elle – sur la terre. Lui – seul devant ses étoiles, elle – toujours au milieu de la foule d'admirateurs. Des électrons à charges opposées se sont attirés, et aucune force, paraissait-il, n'aurait pas dû les séparer. Mais d'où vient cette tristesse qui s'était accumulée dans son âme tout au long de leurs rencontres – si pleines de bonheur et d'insouciance – mais si vides de tout espoir ? Est-ce que Anton pourra vivre sans son ciel ? Ces doutes la faisaient souffrir après chacune de leurs rencontres, elle voudrait comprendre comment vivre demain, après-demain...

Dans un rêve qu'elle fit vers la fin de sa tournée elle courait sous la pluie battante derrière la voiture que conduisait Anton, elle était trempée, elle criait, frappait à la portière... Enfin la voiture s'arrêta percutant un arbre, elle s'arrêta également, voulut regarder par la fenêtre, ne vit rien. Elle n'eut pas de force pour bouger, et comprit que Anton n'y était pas, qu'il était mort !.. Katia se réveilla en larmes, sentant une douleur insupportable – elle ne le verrait plus, ne pourrait plus lui dire ce qu'elle aurait voulu lui dire. Tout était fini. Son âme ne pouvait pas contenir toute cette douleur qui débordait, lui brûlait les yeux, stagnait – la douleur de gratitude : Anton était là.

Après leur rencontre à Vancouver un an passa, puis encore deux, et encore... Elle avait un fils, elle se maria, laissa la scène, déménagea... Déjà des réflexions rationnelles prenaient la place de son ancien amour, le sup-

plantaient dans son coeur ; elle prêtait de plus en plus l'oreille aux argumets de ses parents, qui voulaient pour elle une toute autre vie.

« Beaucoup de gens aiment la pluie, se disait Katia ; ils aiment son bruit sur le toit qui berce et qui fait rêver, penser de l'avenir, ressusciter le passé. Ça peut être agréable bien que ça m'aie été toujours incompréhensible. Enfant, on ne peut ni se promener ni jouer sous la pluie ; adulte, encore des soucis – il faut penser à son mascara ». Katia savait bien que la pluie nourrit la terre, nettoie la vie. Après la pluie le soleil revenait et on pouvait continuer de fleurir, de danser, de chanter... Mais rester toute la vie sous la pluie ? On, s'il y a quelque chose pour laquelle il est possible d'aimer la pluie, c'est pour ce qui vient après.. ou bien quand elle se transforme en neige...

Anton, c'est comme la pluie, surtout que ses yeux en ont la couleur. Il est vrai – quitter celui avec qui on est heureux est difficile, mais la perte peut être encore plus grave si on ne le fait pas : elle ne pouvait pas être sûre que ce monde, aujourd'hui si radieux, mais aussi si fragile, ne se fessure pas un beau jour, ne tombe pas en poussière. Elle n'aura ni famille ni foyer, elle n'aura pas d'enfants - et ce vide, aucun succès artistique ne pourra jamais le combler.

Dès qu'il vit Katia dans le café, Anton se détourna, quitta la salle. Des pensées inhabituelles brûlaient sa conscience. Comme un extraterrestre rencontrant un grand amour dont il n'avait jamais supposé l'existence, est absorbé par ce sentiment inconnu mais tellement humain, Anton ne pouvait plus rester dans sa planète à lui, s'abandonnant à cet état magique de son âme. Il aurait dû faire son choix, or il ne pouvait pas, ne savait pas le faire. Ou bien il l'avait déjà fait ?

Il marchait dans les rues de Marbella vers le soleil couchant, regardait les visages des passants essayant de garder dans la mémoire certains gestes, sourires, mouvements. La vie autour suivait son train : les gens se promenaient, les amoureux s'embrassaient, les enfants faisaient des bulles de savon, couraient essayant d'attraper ces arcs-en-ciel volants...

7.

Un an passa. Katia et son fils revenaient d'une promenade quand une averse tomba. Se sauvant du déluge ils sautèrent dans le premier tramway qui passait, prirent deux places libres. Un homme âgé aux cheveux blancs, en manteau chaud et avec une canne, lisait un journal en face d'eux. Katia regarda machinalement les grandes pages ouvertes devant ses yeux. En bas de la page, à droite, sous la main de l'homme elle apparçut une photo en noir et blanc. « Anton ! C'est son visage... » - un bruit sourd dans la poitrine se fit lourd, pesant, tout autour devint tout à coup flou, Katia ne pouvait plus comprendre ce qui bougeait - le tramway ou des silhouettes des gens qui l'entouraient, ne pouvait réaliser où elle était, où était son fils... Elle serra très fort la main du gamin, caressa ses cheveux, passa son bras autour de ses épaules. Puis elle se détourna vers la fenêtre pour cacher son visage, mais son esprit revenait obstinement dans ce matin à Vancouver - froid, ensoleillé et heureux...

Les roues du vieux wagon retentissaient sur les rails, la première neige arrachait les feuilles mortes. Le vent les jettait contre la vitre où elles essuyaient les dernières gouttes de pluie.